

cette renonciation de sa part pourrait lier ses enfants. Il est probable, toutefois, que cette démarche du fameux Plon-Plon n'affecterait pas les droits des deux princes, ses fils. Les membres de la famille impériale sont soumis à l'ordre de succession établi par le fondateur de la dynastie, et, dans le cas actuel, le prince Napoléon ne peut pas plus renoncer pour ses enfants qu'il ne le pourrait pour ses frères, s'il en avait.

A ce propos, les journaux américains ont parlé, sur un ton assez sérieux, de la candidature possible des Bonaparte de Baltimore, petit-fils de madame Paterson-Bonaparte, et neveu du prince Napoléon, dont l'un est avocat et l'autre colonel. D'après les lois civiles et religieuses, ces deux gentlemen sont bien les seuls héritiers légitimes du roi Jérôme, cinquième et dernier frère de Napoléon, et le prince Napoléon n'est qu'un bâtard aux yeux de l'Eglise, qui refusa de sanctionner le divorce de son père avec madame Paterson-Bonaparte. Mais Napoléon, en faisant annuler le mariage de leur grand-mère, les a par là même exclus de sa succession.

D'ailleurs, il n'est pas encore impossible que le prince Napoléon accepte le titre de prétendant. Cela le placerait et placerait le parti dans une position assez embarrassante. Mais on en a vu bien d'autres.

* *

La fête nationale a été célébrée avec beaucoup d'éclat par les Canadiens-français d'Ottawa. C'était à se croire à Montréal ou à Québec. Le groupe de nos compatriotes de la capitale fédérale est le plus considérable du pays après ceux de la métropole et de la vieille cité de Champlain; le patriotisme n'est pas moins vif parmi eux que chez leurs frères de la province de Québec, et il sait se manifester avec autant d'ardeur.

Le programme du 24 juin, à Ottawa, ressemble absolument à celui de Montréal, et il a été exécuté avec toute la pompe possible. Dans la matinée, il y eut une procession, dont le point de départ fut l'Institut-Canadien-français et qui se termina à la cathédrale, où la grand-messe fut chantée à dix heures. Parmi les assistants, on distinguait les hons. MM. Masson et Baby, MM. Mousseau, Caron, Tassé, M.P., etc. M. le curé Labelle, de Saint-Jérôme, prononça le discours de circonstance, où il déploya un zèle patriotique et religieux admirable. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier ce sermon, dont la *Gazette d'Ottawa* a publié un résumé. Dans l'après-midi, il y eut des jeux sur le terrain de l'Exposition, où une foule nombreuse, qui rappelait celles de l'île Sainte-Hélène, s'était rassemblée. Le dernier spectacle fut celui d'une course en chaloupe sur le canal Rideau.

Le concert de l'Institut, le soir, obtint un succès complet. Deux opérettes furent jouées par des amateurs d'Ottawa. L'hon. M. Baby et les députés canadiens-français présents dans la capitale y assistèrent.

A. G.

M. ROBERT - SHORE - MILNES BOUCHETTE

(Voir portrait)

Nous trouvons dans le *Canadian Illustrated News* des détails biographiques intéressants relativement à M. Bouchette, dont nous avons annoncé la mort, il y a quelques jours.

Le grand-père du défunt, le commandant Bouchette, était à la bataille des plaines d'Abraham, parmi les officiers de l'héroïque Montcalm. Après le traité de 1763, il se soumit au nouveau régime et fut aussi fidèle au roi d'Angleterre qu'il l'avait été à celui de France. Son fils, le père de celui qui fait le sujet de cette esquisse biographique, est connu par les ouvrages et cartes biographiques qu'il a publiés, et pour lesquels il a été peu rémunéré.

Robert Bouchette était le plus jeune de quatre frères. Il naquit en 1805, fit un

bon cours d'études et fut reçu avocat en 1826. Nous avons parlé du rôle qu'il joua en 1837, de la blessure qu'il reçut à Moore's Corner, de son arrestation, de son exil aux Bermudes et de son séjour aux Etats-Unis en 1838. Le *Canadian Illustrated News* raconte une anecdote qui donne une idée de la galanterie toute française de M. Bouchette. La scène se passe aux Etats-Unis; une servante vient s'engager chez M. Bouchette à la condition qu'elle mangera avec la famille. On y consent, et la servante entre au service de M. Bouchette. Au dîner, la servante vient se mettre à table, et s'aperçoit avec stupeur que madame et monsieur Bouchette sont en grande toilette; mais ce n'est pas tout: elle est à peine assise que M. Bouchette s'empresse autour d'elle, lui offrant ceci, lui offrant cela, un petit verre de vin rouge, un petit verre de vin blanc, la traitant exactement comme il avait coutume de traiter madame Bouchette, et en général toutes les dames ou plutôt toutes les femmes, ne voulant même pas la laisser se lever une seule fois pour changer les assiettes. La pauvre servante aurait voulu se voir loin; elle se donna bien garde d'y revenir.

L'écrivain du *News* termine en disant que M. Bouchette était également estimé par les Anglais et les Canadiens-Français, et estimé pour ses talents et son intégrité comme pour son affabilité et sa politesse. Possédant la confiance des gouvernements qu'il a servis, il fut souvent chargé de missions importantes.

BIBLIOGRAPHIE

Le mois de juillet consacré à sainte Anne, suivi d'une neuvaine à sainte Anne, des prières de la messe, etc., par M. le chanoine H.; in-32 broché, 15 cents; pleine reliure toile anglaise, 25 cents.—Montréal: J.-B. Rolland et fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

L'extension de la dévotion à la *Bonne sainte Anne* s'accroissant de jour en jour, quelques personnes pieuses ont composé des ouvrages en son honneur, pour aider les fidèles dans leur dévotion. Les livres de ce genre se multiplient chaque année et nos lecteurs en connaissent certainement plusieurs qui les ont déjà édifiés et instruits. Malgré cette abondance, nous sommes sûrs que les âmes pieuses aimeront à se procurer chez MM. J.-B. Rolland et fils l'ouvrage sous le titre de: *Mois de juillet consacré à sainte Anne, suivi d'une neuvaine à sainte Anne, etc.*

Ce qui distingue cet ouvrage de tant d'autres qu'on a écrits sur le même sujet, c'est que tous les mystères et toutes les situations de la vie de sainte Anne sont étudiés à part et sévèrement approfondis. Pour chaque jour du mois, il y a une méditation, divisée en trois parties: une méditation proprement dite, et une étude d'une situation de la vie de sainte Anne.

Les méditations ne sont ni trop longues ni trop courtes; elles ont toutes rapport à sainte Anne et se distinguent par leur onction et leur simplicité.

Les méditations pour tous les jours du mois sont suivies d'une neuvaine à sainte Anne et de nombreuses prières en son honneur, les litanies de sainte Anne, les prières de la sainte Messe, les Vêpres du dimanche et des cantiques à sainte Anne. C'est donc un livre plus complet qu'aucun autre traitant du même sujet, qui ait paru jusqu'à ce jour. C'est en même temps un livre pour le mois consacré à sainte Anne et un livre de prières dont on peut se servir à toutes les époques de l'année. Nous ne pouvons donc trop le recommander à l'attention des fidèles, d'autant plus que Mgr l'évêque de Montréal a bien voulu lui donner sa bienveillante approbation.

Les Merveilles de sainte Anne d'Auray, par Mgr de Ségur; in-18 broché, 12 cents. TOLSA, éditeur. Montréal: J.-B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, Nos. 12 et 14, rue Saint-Vincent.

"Que je serais heureux si la lecture de ces pages, si le récit incontestable de tant de faveurs et de miracles opérés par sa piété et sa puissance pouvaient attirer à sainte Anne et à son sanctuaire tous les fidèles et les initier à ce culte, à cet amour de sainte Anne si cher au cœur de la sainte Vierge Immaculée, et si féconde en grâces, en faveurs surnaturelles et en bénédictions de tout genre!"

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

UNE TRAGÉDIE DOUBLE

A COVENT-GARDEN

(Suite et fin.)

IV

A quelques jours de là, Albert Warner était assis sous un berceau, auprès de mistress Davidson.

—Vous connaissez maintenant ma vie, lui disait-elle; orpheline dès l'enfance, je cédaï, en me mettant au théâtre, à un irrésistible entraînement; à vingt ans j'épousai par amour un jeune avocat de Londres qui s'était pris de passion pour moi; et, lâchement abandonnée après deux ans de mariage, j'avais juré, dans mon désespoir, de me venger sur les hommes assez imprudents pour m'aimer, de tous les maux que j'avais soufferts. Je vous dois la vie, monsieur, et je veux pas vous payer ce service par le malheur de la vôtre. Il en est temps encore, vous m'oublierez facilement, ne me revoyez plus, je vous le demande comme une grâce, et j'ai l'espérance que vous entendrez ma prière. Ne me forcez pas à être ingrate, et ma reconnaissance pour vous sera éternelle.

—Qu'exigez-vous de moi, madame! répondit sourdement Albert; ce sacrifice est au-dessus de mon courage; je voudrais contraindre mon cœur à l'oubli, je sens, hélas! que je ne le pourrai jamais. Depuis que je vous ai vue, un jour nouveau s'est fait dans mon âme, je n'existe plus que par vous, et me priver du bonheur de votre présence, c'est me condamner à mourir.

—Eh bien! devenez mon ami...

—Mais vous aimez donc toujours votre mari, madame?

—Non, monsieur, mais tant qu'il vivra, je n'aimerai personne.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura Albert en se cachant la tête dans ses mains.

—De l'énergie, reprit avec bonté mistress Davidson, et ce fatal amour...

—Ne le croyez pas, ne le croyez pas, interrompit le jeune homme.

—Calmez-vous, poursuivit-elle, et espérez dans le ciel, qui nous prendra peut-être tous les deux en compassion.

Albert, à moitié fou, se leva et s'éloigna sans prononcer un mot. Le soir du même jour, mistress Davidson apprit qu'Albert Warner était sur le point de se marier avec Marguerite Muller; un nuage de feu passa sur ses yeux, son cœur tressaillit douloureusement; mais, puisant une résignation sublime dans la conduite que lui traçait son devoir: "J'aime mieux qu'il en soit ainsi," fit-elle entre deux soupirs. Puis, elle donna ordre que si Albert Warner se présentait chez elle, sa porte demeurât impitoyablement fermée pour lui.

Le jeune homme se présenta plusieurs fois, en effet; mais il ne put pénétrer jusqu'à elle. Cependant l'époque désignée pour son mariage avec Marguerite approchait. La veille de ce jour redouté, Albert se rendit à la maison de M. Muller. Il était absent. Marguerite, prévenue de l'arrivée de son fiancé, sortit de sa chambre pour le recevoir au salon. Le visage de la jeune fille n'avait conservé de la tristesse qui s'était emparée d'elle depuis la soirée fatale où elle avait surpris l'amour naissant d'Albert pour mistress Davidson, qu'un air de souffrance qui doublait l'éclat virginal de sa beauté. Elle ne semblait pas une créature de ce monde, mais un ange exilé qui se souvient. Albert, à sa vue, s'arrêta involontairement; jamais Marguerite ne s'était offerte à lui si simple et si belle. Elle leva sur lui ses grands yeux bleus; et, comprimé par son énergique volonté, son cœur ne battit pas plus vite.

—Albert, lui dit-elle, je suis bien aise que mon père soit sorti, j'avais à vous parler.

Et, du geste, elle lui fit signe de s'asseoir, puis elle s'assit froidement, et continua:

—J'ai réfléchi, Albert, et je viens vous

dégager de la parole que vous aviez donnée à mon père de me nommer votre femme.

Le jeune homme, en entendant ces étranges paroles, recula tout surpris.

—Nous nous sommes trompés tous deux, continua Marguerite sans lui laisser le temps de répondre; oui, trompés, le jour où nous avons formé le projet d'unir nos destinées, et c'est à nous de réparer notre erreur avant qu'elle soit irréparable.

—Marguerite! Marguerite! est-il vrai que vous pensiez ce que vous me dites-là? répliqua-t-il en essayant de cacher sa joie.

—C'est parce que je le pense, poursuivit-elle d'une voix ferme, que je vous parle ainsi; la première condition du bonheur en mariage, Albert, c'est une douce uniformité dans les caractères, dans les goûts, dans les habitudes; je suis descendue en moi-même, je me suis interrogée, et j'ai compris que je ne pouvais vous rendre heureux.

—Mais vous ne m'aimez donc pas?

Marguerite rassembla tout son courage, et lui répondit: "J'avais pris pour de l'amour ce qui n'était que l'affection qu'on porte à un frère." Puis, comme brisée par ce courageux effort, elle sortit brusquement, laissant Albert immobile et muet d'étonnement.

Le lendemain, le mariage des deux fiancés était rompu, et Marguerite entra dans un couvent. Et le lendemain aussi, M. Franck Warner recevait une lettre d'Albert qui ne contenait que ces mots:

"Si vous ne me voyez pas ce soir, mon père, vous n'aurez plus de fils.

"ALBERT."

Albert, après avoir tenté, mais en vain, d'obtenir une dernière entrevue de mistress Davidson, ne reparut pas le soir. Franck Warner le chercha partout inutilement.

A quelques jours de là, le cadavre d'un jeune homme qui s'était brûlé la cervelle fut trouvé sur la grève; Franck reconnut son malheureux fils dans ce jeune homme; il le fit enterrer et le pleura longuement. Un an plus tard, le hasard lui apprit que mistress Davidson, aimée d'Albert, avait causé sa mort en repoussant un amour que sa coquetterie avait provoqué, et, devant Dieu, il jura solennellement de venger son pauvre enfant. Mais la vengeance qu'il avait méditée lui échappa, car la célèbre tragédienne était partie de Vienne secrètement, et l'on ignorait vers quelles contrées elle avait dirigé ses pas.

Il attendit. Trois mois s'écoulèrent. Au bout de ce temps, Franck Warner, toujours inconsolable de la perte qu'il avait faite, lut dans un journal que mistress Davidson, qui venait de quitter les Etats-Unis, était prochainement attendue sur le théâtre de ses premiers triomphes à Covent-Garden, où elle devait faire sa rentrée dans *Othello*.

A quelques jours de là, il avait quitté l'Allemagne et courait sur le chemin de Londres; il se rendit chez le directeur de Covent-Garden.

—Monsieur, lui dit-il, je suis Robert Schmidt.

—Le célèbre tragédien allemand?

—Lui-même; j'avais renoncé au théâtre, je veux y rentrer.

—Quand?

—Tout de suite.

—Votre pièce de début?

—*Othello*.

—C'est l'*Othello* français que nous jouons, et non pas celui de Shakespeare; vous savez le français?

—Comme l'allemand.

—Eh bien! je vous engage.

—A propos, qui remplira le rôle de Desdémona, monsieur?

—Mistress Davidson, que j'attends d'un jour à l'autre. Vous la connaissez de réputation sans doute?

—Je la connais."

Le lundi suivant, on lisait sur l'affiche du théâtre de Covent-Garden, écrit en lettres colossales:

"Vendredi, pour les débuts de ROBERT SCHMIDT et de mistress DAVIDSON, le *More de Venise*, traduit de Shakespeare, par M.